

Rappel de quelques précurseurs

ÉVOQUÉS dans le second volume de *la Poésie du dix-neuvième siècle*, alors que nous saluons la « Naissance de la Poésie moderne » avec les Lautréamont, Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Mallarmé, de jeunes poètes de la fin du siècle, père du nôtre, ne sauraient être absents de ce panorama. Comme nous l'avons fait pour Francis Jammes, Saint-Pol Roux, Paul Fort, Paul Claudel, Paul Valéry, nous retrouvons ici Alfred Jarry, Raymond Roussel, Henri Bataille, Pierre Louÿs, et nous parlons aussi de Jean-Pierre Brisset.

Alfred Jarry ou les débauches de l'intelligence.

Né à Laval, Alfred Jarry (1873-1907) était le fils d'un fabricant de toile et d'une mère excentrique, si l'on en juge à son goût marqué pour le travesti. Du lycée de Laval à celui de Saint-Brieuc, puis de Rennes, avant Henri IV pour la préparation à Normale, Jarry se montre bon élève. Il a pour professeur Henri Bergson, il a pour ami Léon-Paul Fargue qui lui apprend l'école buissonnière et la joie d'être « piéton de Paris ». Leurs pas les conduisent volontiers au *Mercur* de France où Jarry se lie avec Vallette, Rachilde, Remy de Gourmont qui dirigera avec lui en 1894 et l'année suivante *l'Ymagier*, revue d'art. Au *Mercur*, il rencontre aussi André Gide qui le dépeindra : « Ce Kobold, à la face plâtrée, accoutré en gugusse de cirque et jouant un personnage fantasque... » avant que Guillaume Apollinaire ne dise de son œuvre : « Ces débauches de l'intelligence où les sentiments n'ont pas de part, la Renaissance seule permit qu'il s'y livrât, et Jarry, par un miracle, a été le dernier de ses débauchés sublimes. » En 1895, Jarry qui a publié l'année précédente *les Minutes de sable mémorial*, donne *César Antéchrist*. Ses parents meurent à une semaine de distance et leur héritier s'installe boulevard Saint-Germain dans un appartement qu'il quittera plus tard pour un wagon de marchandises déclassé, nommé « le Tripode », planté en pleine campagne, au Coudray, près de Corbeil, dans un champ clos par un grillage. Entre 1898 et les premières années du siècle, il écrira beaucoup; aux œuvres déjà citées,

aux textes d'enfance d'*Ontogénie*, de 1885 à 1890, d'autres proses et poèmes, s'ajouteront *l'Amour en visites*, 1898, *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, 1898, publication posthume en 1911, *l'Amour absolu*, 1899, *Messaline*, 1901, *le Surmâle*, 1902, et aussi *les Jours et les nuits*, 1897, et des semaisons de poèmes dans *la Dragonne*, dans les revues. Enfin le célèbre *Ubu roi*.

Pour assurer « sa matérielle », Jarry collaborait à *la Revue blanche* tout en étant, au côté de Lugné-Poe, le secrétaire général du Théâtre de l'Œuvre. C'est sur cette scène célèbre que le 10 décembre 1896 eut lieu ce qu'on peut appeler la bataille d'*Ubu*, comme on dit la bataille d'Her-nani. Pour acteurs, il y a Gémier et Louise France qui forment le couple Ubu. Les décors sont d'une équipe de peintres qui se réunissaient à *la Revue blanche* : Bonnard, Vuillard, Lautrec, Ranson, Sérusier. La musique est de Claude Terrasse qui la joue lui-même au piano. Dès le premier mot, le célèbre « Merdre » lancé par Gémier d'une voix tonitruante, la salle se lève hurlante d'indignation. Il y a là Jules Renard et Courteline qui s'opposent à ce théâtre, Francisque Sarcey, le critique écouté, qui quitte la salle, Jean de Tinan qui siffle et applaudit tour à tour et s'efforce de ramener le calme, Henry Bauër, le seul défenseur de la pièce et qui en perdra sa place de rédacteur à *l'Écho de Paris*. Avoir quelques lustres d'avance sur son temps n'est pas chose facile. Cet *Ubu roi* avait été écrit en 1888 au lycée de Rennes alors que Jarry était adolescent. Publié par Vallette au *Mercur de France* quelques mois avant la représentation, cet Ubu est non seulement un personnage inoubliable (on dit : ubuesque), mais pour Jarry une sorte de modèle : lorsqu'il veut mettre du génie dans sa vie, et Oscar Wilde a dit qu'il a mis tout son génie dans sa vie, comme il en met dans son œuvre, un génie de bouffonnerie et de canular, il n'oublie jamais ce personnage né des révoltes d'un adolescent contre la bêtise triomphante des adultes. Nous oublierons ici les anecdotes et les mots, car, comme l'a remarqué Michel Arrivé, le corpus des anecdotes jarryques ne permet que de déceler les structures d'un mythe et non celles de son œuvre. Elle ne saurait être limitée au célèbre *meRdre*, à la pompe à phynances, aux oneilles, à la gidouille ou à la chandelle verte; en cela depuis des années on lui a rendu justice, de J.-H. Sainmont à Maurice Saillet, de Michel Arrivé à Noël Arnaud, sans oublier le Collège de Pataphysique. Cherchons le Jarry réel derrière le Jarry de la parade sans oublier cependant que ce dernier est aussi Jarry. En fait, Alfred Jarry est un auteur adulte et conscient, un des maîtres de la littérature, un patient organisateur, le créateur d'une œuvre autonome et d'une singulière richesse.

Lorsque, en 1903, *la Revue blanche* disparut, Jarry se trouva dans une situation difficile. Dans les dernières années de sa vie, il besogne, fait des tentatives journalistiques sans succès, traduit du grec avec le D^r Jean Saltas un roman de Jean Rhoïdès, *la Papesse Jeanne* qu'on publiera en 1908. Le « débauché sublime » connaît la pauvreté, les privations, s'adonne à l'alcool qui le détruit. Il travaille à *la Dragonne*, un roman qu'il n'achèvera pas. Après un séjour auprès de sa sœur à Laval au printemps de 1906, il

revient à Paris pour mourir d'une méningite tuberculeuse à l'hôpital de la Charité. On parlera beaucoup du cure-dent qu'il a demandé avant de mourir et sa vie semblera se terminer sur un dernier trait d'humour. Sans cesse, il ressuscitera dans notre siècle qui le connaît comme un des siens, un des plus considérables.

Parcours de l'œuvre poétique de Jarry.

Il faut poser que chez Jarry tout est poésie. Le premier ouvrage important, *les Minutes de sable mémorial*, 1894, réunit des proses, poèmes, scènes, fragments disparates allant facilement du langage décadent et raffiné à la parole rugueuse du Père Ubu, avec le temps de l'horreur médiévale et de ses terreurs gothiques, son odeur de sépulcre. La préface, *Linteau*, donne une méthode d'écriture et de lecture : « Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots... » C'est l'apologie de la liberté créatrice, c'est aussi un certain mépris de la perfection artistique : « Il y a divers vers et prose que nous trouvons très mauvais et que nous avons laissés pourtant... » Le recueil s'ouvre sur *Lieds funèbres*, poèmes en prose, mais en fait vers mesurés déguisés en prose ; le lecteur attentif voit bientôt qu'un rythme quinquennal s'impose :

La vitre se creève / cerceau de papier. / Un corps de limace / oscille dans l'ombre.
/ L'enfant se réveille, / et ses grands sourcils / arqués dans la nuit, / font battre leurs ailes. / Frémis dans la coupe / veilleuse, et deviens / la lampe d'un mort!

Les ténèbres sont / un filet rempli / de monstres sans nom. / La vitre étoilée / à ses pointes claires / accroche des larves. / La coupe n'est plus / qu'un vase de poix. / Les Anges qui veillent / éclairés d'étoiles / ont éteint leurs lampes.

Jarry est l'auteur le plus subtil, le plus savant qui soit, le plus étonnant architecte de secrets disséminés dans des signes linguistiques, héraldiques, obsessionnels, avec des panneaux indicateurs qui sont eux-mêmes à découvrir. Tout l'œuvre de Jarry est semé d'imbrications complexes, de relations intertextuelles, de jeux de langage qui dépassent le simple jeu et dont le réseau recouvre les grands ensembles. Et voilà dans ces *Minutes* des poèmes symbolistes, d'une forme parfaite : *les Trois Meubles du mage suranné*, trois sonnets intitulés *Minéral* (voir *préc. vol.*), *Végétal*, *Animal* :

Tout vêtu de drap d'or frisé, contemplatif,
Besicles d'or armant son nez bourbon, il trône.
A l'entour se presse un cortège admiratif
Qui fait trembler le feu soudain de son œil jaune.

On trouvera une *Berceuse du mort pour s'endormir* en distiques rimant deux par deux, Jarry ne craignant pas de faire rimer une masculine et une féminine :

Le grand portrait pendu au mur,
solaire sous sa tente obscure,